

«d'Ismène, ô Théagène, éveillez-vous! je-
 »tevez les yeux sur votre épouse; voyez l'éclat
 »dont elle brille; voyez cette fraîcheur de
 »vie dont tous ses traits sont embellis. La rose
 »est la reine des fleurs; Ismène est la reine
 »des belles. Déjà sa paupière tremblante s'en-
 »tr'ouvre aux rayons du soleil; heureux et
 »digne époux d'Ismène, ô Théagène! éveil-
 »lez-vous.»

Ce jour, que les deux amans regardèrent com-
 me le premier de leur vie, fut presque tout
 employé de leur part à jouir du tendre inté-
 rêt que les habitans de l'île prenoient à leur
 hymen, et tous leurs amis furent autorisés à
 leur offrir des présens. Il s'en firent eux-mê-
 mes l'un à l'autre, et reçurent en commun
 ceux de Philoclès, père de Théagène. On les
 avoit apportés avec pompe. Un enfant, vêtu
 d'une robe blanche, ouvroit la marche, ten-
 nant une torche allumée; venoit ensuite une
 jeune fille, ayant une corbeille sur sa tête:
 elle étoit suivie de plusieurs domestiques, qui
 portoient des vases d'albâtre, des boîtes à par-
 fums, diverses sortes d'essences, des pâtes
 d'odeur, et tout ce que le goût de l'élégan-
 ce et de la propreté a pu convertir en besoins¹.

Sur le soir, Ismène fut ramenée chez son
 père; et moins pour se conformer à l'usage,
 que pour exprimer ses vrais sentimens, elle

¹ Harpoer. in' *Anacal.* Eusta th. in *Iliad.* lib. 24, t.
 Hesych. et Suid. in' *Epaul.* 2, p. 1337, lin. 44.

lui témoigna le regret d'avoir quitté la maison
 paternelle; le lendemain, elle fut rendue à
 son époux; et depuis ce moment, rien ne
 troubla plus leur félicité.

CHAPITRE LXXVIII.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Sur le Bonheur.

PHILOCLES joignoit au cœur le plus sen-
 sible, un jugement exquis et des connoissances
 profondes. Dans sa jeunesse il avoit fréquenté
 les plus célèbres philosophes de la Grèce. Ri-
 che de leurs lumières, et encore plus de ses
 réflexions, il s'étoit composé un système de
 conduite qui répandoit la paix dans son ame
 et dans tout ce qui l'environnoit. Nous ne ces-
 sions d'étudier cet homme singulier pour qui
 chaque instant de la vie étoit un instant de
 bonheur.

Un jour que nous errions dans l'île, nous
 trouvâmes cette inscription sur un petit tem-
 ple de Latone: *Rien de si beau que la justi-
 ce, de meilleur que la santé, de si doux
 que la possession de ce qu'on aime.* Voilà, dis-
 je, ce qu'Aristote blâmoit un jour en notre
 présence. Il pensoit que les qualifications énon-
 cées dans cette maxime, ne doivent pas être
 séparées, et ne peuvent convenir qu'au bon-

heur¹. En effet, le bonheur est certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur et de plus doux. Mais à quoi sert de décrire ses effets? Il seroit plus important de remonter à sa source. Elle est peu connue, répondit Philoclès: tous, pour y parvenir, choisissent des sentiers différens; tous se partagent sur la nature du souverain bien. Il consiste, tantôt dans la jouissance de tous les plaisirs, tantôt dans l'exemption de toutes les peines². Les uns ont tâché d'en renfermer les caractères en de courtes formules; telle est la sentence que vous venez de lire sur ce temple; telle est encore celle qu'on chante souvent à table et qui fait dépendre le bonheur de la santé, de la beauté, des richesses légitimement acquises, et de la jeunesse passée dans le sein de l'amitié³. D'autres, outre ces dons précieux, exigent la force du corps, le courage de l'esprit, la justice, la prudence, la tempérance, la possession enfin de tous les biens et de toutes les vertus⁴; mais comme la plupart de ces avantages ne dépendent pas de nous, et que même en les

¹ Aristot. de mor. l. I, c. 9, t. 2, p. II. Id. Eudem. l. I, c. I, p. 195.

² Id. magn. mor. l. 2, c. 7, p. 180. Democr. ap. Laert. l. 9, §. 45. Id. ap. Stob. serm. I, p. 4.

³ Plat. in Gorg. t. I, p. 451. Clem. Alex. Strom. l. 4, p. 574. Athen. l. 15, c. 14, p. 694. Stob. serm.

101, p. 552. ⁴ Ap. Plat. de leg. l. 2, t. 2, p. 661; ap. Aristot. de rhet. l. I, c. 5, t. 2, p. 522.

* Plutarque parle d'un Scopas de Thessalie, qui faisoit consister le bonheur dans le superflu. (In Cat. t. I, p. 346. E.)

réunissant, notre cœur pourroit n'être pas satisfait, il est visible qu'ils ne constituent pas essentiellement l'espèce de félicité qui convient à chaque homme en particulier.

Et en quoi consiste-t-elle donc, s'écria l'un de nous avec impatience? et quel est le sort des mortels, si, forcés de courir après le bonheur, ils ignorent la route qu'ils doivent choisir? Hélas! reprit Philoclès, ils sont bien à plaindre, ces mortels. Jetez les yeux autour de vous. Dans tous les lieux, dans tous les états, vous n'entendrez que des gémissemens et des cris; vous ne verrez que des hommes tourmentés par le besoin d'être heureux, et par des passions qui les empêchent de l'être; inquiets dans les plaisirs, sans force contre la douleur; presque également accablés par les privations et par la jouissance; murmurant sans cesse contre leur destinée, et ne pouvant quitter une vie dont le poids leur est insupportable.

Est-ce donc pour couvrir la terre de malheureux, que le genre humain a pris naissance? et les dieux se feroient-ils un jeu cruel de persécuter des âmes aussi foibles que les nôtres? Je ne saurois me le persuader; c'est contre nous seuls que nous devons diriger nos reproches. Interrogeons-nous sur l'idée que nous avons du bonheur. Concevons nous autre chose qu'un état où les desirs toujours renaissans, seroient toujours satisfaits; qui se diversifieroit suivant la différence des caractères, et dont on pourroit prolonger la durée à son

gré ? Mais il faudroit changer l'ordre éternel de la nature , pour que cet état fût le partage d'un seul d'entre nous. Ainsi désirer un bonheur inaltérable et sans amertume c'est désirer ce qui ne peut pas exister , et qui , par cette raison-là même , enflamme le plus nos desirs : car rien n'a plus d'attraits pour nous que de triompher des obstacles qui sont ou qui paroissent insurmontables.

Des lois constantes et dont la profondeur se dérobe à nos recherches , mêlent sans interruption le bien avec le mal dans le système général de la nature ; et les êtres qui font partie de ce grand tout , si admirable dans son ensemble , si incompréhensible , et quelquefois si effrayant dans ses détails , doivent se ressentir de ce mélange , et éprouver de continuelles vicissitudes. C'est à cette condition , que la vie nous est donnée. Dès l'instant que nous la recevons , nous sommes condamnés à rouler dans un cercle de biens et de maux , de plaisirs et de douleurs. Si vous demandiez les raisons d'un si funeste partage , d'autres vous répondroient peut-être que les dieux nous devoient des biens et non pas des plaisirs ; qu'ils ne nous accordent les seconds , que pour nous forcer à recevoir les premiers ; et que pour la plupart des mortels , la somme des biens seroit infiniment plus grande que celle des maux , s'ils avoient le bon esprit de mettre dans la

* Plat. de leg. l. 2 , t. 2 , p. 661.

première classe , et les sensations agréables , et les moments exempts de troubles et de chagrins. Cette réflexion pourroit suspendre quelquefois nos murmures , mais la cause en subsisteroit toujours ; car enfin il y a de la douleur sur la terre. Elle consume les jours de la plupart des hommes ; et quand il n'y en auroit qu'un seul qui souffrit , et quand il auroit mérité de souffrir , et quand il ne souffriroit qu'un instant dans sa vie , cet instant de douleur seroit le plus désespérant des mystères que la nature offre à nos yeux.

Que résulte-t-il de ces réflexions ? Faudra-t-il nous précipiter en aveugles dans ce torrent qui entraîne et détruit insensiblement tous les êtres ; nous présenter sans résistance , et comme des victimes de la fatalité , aux coups dont nous sommes menacés ; renoncer enfin à cette espérance qui est le plus grand , et même le seul bien pour la plupart de nos semblables ? Non , sans doute ; je veux que vous soyez heureux , mais autant qu'il vous est permis de l'être ; non de ce bonheur chimérique , dont l'espoir fait le malheur du genre humain , mais d'un bonheur assorti à notre condition , et d'autant plus solide , que nous pouvons le rendre indépendant des événemens et des hommes.

Le caractère en facilite quelquefois l'acquisition ; et on peut dire même que certaines âmes ne sont heureuses , que parce qu'elles sont nées heureuses. Les autres ne peuvent combattre à la fois , et leur caractère , et les contrariétés

du dehors, sans une étude longue et suivie; car, disoit un ancien philosophe : « Les dieux nous vendent le bonheur au prix du travail ! » Mais cette étude n'exige pas plus d'efforts que les projets et les mouvemens qui nous agitent sans cesse, et qui ne sont que la recherche d'un bonheur imaginaire.

Après ces mots, Philoclès garda le silence: il n'avoit, disoit-il, ni assez de loisir, ni assez de lumières, pour réduire en système les réflexions qu'il avoit faites sur un sujet si important. Daignez du moins, dit Philotas, nous communiquer, sans liaison et sans suite, celles qui vous viendront par hasard dans l'esprit; daignez nous apprendre comment vous êtes parvenu à cet état paisible, que vous n'avez pu acquérir qu'après une longue suite d'essais et d'erreurs.

O Philoclès! s'écria le jeune Lysis, les zéphirs semblent se jouer dans ce platane; l'air se pénètre du parfum des fleurs qui s'empres- sent d'éclorre; ces vignes commencent à entre- lacer leurs rameaux autour de ces myrtes qu'el- les ne quitteront plus; ces troupeaux qui bon- dissent dans la prairie, ces oiseaux qui chan- tent leurs amours, le son des instrumens qui retentissent dans la vallée; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me ravit et me trans- porte. Ah! Philoclès, nous sommes faits pour le bonheur; je le sens aux émotions douces et

* Epicharm. ap. Xe-noph. memor. l. 2, p. 737.

profondes que j'éprouve : si vous connoissez l'art de les perpétuer, c'est un crime de nous en faire un mystère.

Vous me rappelez, répondit Philoclès, les premières années de ma vie. Je le regrette en- core ce temps, où je m'abandonnois, comme vous, aux impressions que je recevois; la na- ture, à laquelle je n'étois pas encore accoutu- mé, se peignoit à mes yeux sous des traits enchanteurs; et mon ame, toute neuve et toute sensible, sembloit respirer tour-à-tour la fraîcheur et la flamme.

Je ne connoissois pas les hommes; je trou- vois dans leurs paroles et dans leurs actions, l'innocence et la simplicité qui regnoient dans mon cœur: je les croyois tous justes, vrais, capables d'amitié, tels qu'ils devoient être, tels que j'étois en effet; humains sur-tout, car il faut de l'expérience pour se convaincre qu'ils ne le sont pas.

Au milieu de ces illusions, j'entrai dans le monde. La politesse qui distingue les sociétés d'Athènes, ces expressions qu'inspire l'envie de plaire¹, ces épanchemens de cœur qui coûtent si peu et qui flattent si fort, tous ces de- hors trompeurs, n'eurent que trop d'attraits pour un homme qui n'avoit pas encore subi d'épreuve: je volai au devant de la séduction; et donnant à des liaisons agréables les droits et les sentimens de l'amitié, je me livrai sans

¹ Plat. de leg. l. 1, t. 2, p. 642.

réserve au plaisir d'aimer et d'être aimé. Mes choix, qui n'avoient pas été réfléchis, me devinrent funestes. La plupart de mes amis s'éloignèrent de moi, les uns par intérêt, d'autres par jalousie ou par légèreté. Ma surprise et ma douleur m'arrachèrent des larmes amères. Dans la suite, ayant éprouvé des injustices criantes et des perfidies atroces, je me vis contraint, après de longs combats, de renoncer à cette confiance si douce que j'avois en tous les hommes¹. C'est le sacrifice qui m'a le plus coûté dans ma vie, j'en frémis encore; il fut si violent que je tombai dans un excès opposé²: j'aigrissais mon cœur, j'y nourrissois avec plaisir les défiances et les haines; j'étois malheureux. Je me rappelai enfin que parmi cette foule d'opinions sur la nature du bonheur, quelques-unes, plus accréditées que les autres, le font consister dans la volupté, ou dans la pratique des vertus, ou dans l'exercice d'une raison éclairée³. Je résolus de trouver le mien dans les plaisirs.

Je supprime les détails des égaremens de ma jeunesse, pour venir au moment qui en arrêta le cours. Etant en Sicile, j'allai voir un des principaux habitans de Syracuse. Il étoit cité comme l'homme le plus heureux de son siècle. Son aspect m'effraya; quoiqu'il fût en-

¹ Aristot. de rhet. l. 2, § 1, p. 89.
² Aristot. eudem., lib. c. 12, p. 564.
³ Plat. in Phædon, t. 2, p. 195.

core dans la force de l'âge, il avoit toutes les apparences de la décrépitude. Il s'étoit entouré de musiciens qui le fatiguoient à force de célébrer ses vertus, et de belles esclaves dont les danses allumoient par intervalles dans ses yeux un feu sombre et mourant. Quand nous fûmes seuls, je lui dis: Je vous salue, ô vous qui, dans tous les temps, avez su fixer les plaisirs après de vous. Des plaisirs! me répondit-il avec fureur, je n'en ai plus, mais j'ai le désespoir qu'entraîne leur privation; c'est l'unique sentiment qui me reste, et qui achève de détruire ce corps accablé de douleurs et de maux. Je voulus lui inspirer du courage; mais je trouvai une âme abrutie, sans principes et sans ressources. J'appris ensuite qu'il n'avoit jamais rougi de ses injustices, et que de folles dépenses ruinoient de jour en jour la fortune de ses enfans.

Cet exemple, et les dégoûts que j'éprouvois successivement, me tirèrent de l'ivresse où je vivois depuis quelques années, et m'engagèrent à fonder mon repos sur la pratique de la vertu, et sur l'usage de la raison. Je les cultivai l'une et l'autre avec soin; mais je fus sur le point d'en abuser encore. Ma vertu trop austère me remplissoit quelquefois d'indignation contre la société; et ma raison trop rigide, d'indifférence pour tous les objets. Le hasard dissipa cette double erreur.

Je connus à Thèbes un disciple de Socrate, dont j'avois ouï vanter la probité. Je fus frappé

de la sublimité de ses principes, ainsi que de la régularité de sa conduite. Mais il avoit mis par degrés tant de superstition et de fanatisme dans sa vertu, qu'on pouvoit lui reprocher de n'avoir ni foiblesse pour lui, ni indulgence pour les autres; il devint difficile, soupçonneux, souvent injuste. On estimoit les qualités de son cœur, et l'on évitoit sa présence.

Peu de temps après, étant allé à Delphes pour la solennité des jeux Pythiques, j'aperçus dans une allée sombre, un homme qui avoit la réputation d'être très éclairé; il me parut accablé de chagrins. J'ai dissipé à force de raison, me dit-il, l'illusion des choses de la vie. J'avois apporté en naissant tous les avantages qui peuvent flatter la vanité: au lieu d'en jouir, je voulus les analyser; et dès ce moment, les richesses, la naissance, et les grâces de la figure, ne furent à mes yeux que de vains titres distribués au hasard parmi les hommes. Je parvins aux premières magistratures de la république; j'en fus dégoûté par la difficulté d'y faire le bien, et la facilité d'y faire le mal. Je cherchai la gloire dans les combats; je plongeai ma main dans le sang des malheureux, et mes fureurs m'épouvantèrent. Je cultivai les sciences et les arts: la philosophie me remplit de doutes; je ne trouvai dans l'éloquence que l'art perfide de tromper les hommes; dans la poésie, la musique et la peinture, que l'art puérile de les amuser. Je voulus me reposer sur l'estime du public; mais voyant à mes côtés

des hypocrites de vertus qui ravisoient impunément ses suffrages, je me lassai du public et de son estime. Il ne me resta plus qu'une vie sans attrait, sans ressort, qui n'étoit en effet que la répétition fastidieuse des mêmes actes et des mêmes besoins.

Fatigué de mon existence, je la traînai en des pays lointains. Les pyramides d'Egypte m'étonnèrent au premier aspect; bientôt je comparai l'orgueil des princes qui les ont élevées, à celui d'une fourmi qui amoncellerait dans un sentier quelques grains de sable, pour laisser à la postérité des traces de son passage. Le grand roi de Perse me donna dans sa cour une place qui fit tomber ses sujets à mes pieds: l'excès de leur bassesse ne m'annonça que l'excès de leur ingratitude. Je revins dans ma patrie, n'admirant, n'estimant plus rien; et par une fatale conséquence, n'ayant plus la force de rien aimer. Quand je me suis aperçu de mon erreur, il n'étoit plus temps d'y remédier: mais quoique je ne sente pas un intérêt bien vif pour mes semblables, je souhaite que mon exemple vous serve de leçon; car après tout, je n'ai rien à craindre de vous; je n'ai jamais été assez malheureux pour vous rendre des services. Etant en Egypte, je connus un prêtre qui, après avoir tristement consumé ses jours à pénétrer l'origine et la fin des choses de ce monde, me dit en soupirant: Malheur à celui qui entreprend de lever le voile de la nature! et moi, je vous dis: Mal-

heur à celui qui leveroit le voile de la société ; malheur à celui qui refuseroit de se livrer à cette illusion théâtrale , que les préjugés et les besoins ont répandue sur tous les objets ! bientôt son ame flétrie et languissante se trouveroit en vie dans le sein du néant ; c'est le plus effroyable des supplices. A ces mots, quelques larmes coulèrent de ses yeux , et il s'enfonça dans la forêt voisine.

Vous savez avec quelle précaution les vaisseaux évitent les écueils signalés par les naufrages des premiers navigateurs. Ainsi , dans mes voyages , je mettois à profit les fautes de mes semblables. Elles m'apprirent ce que la moindre réflexion auroit pu m'apprendre , mais qu'on ne sait jamais que par sa propre expérience , que l'excès de la raison et de la vertu , est presque aussi funeste que celui des plaisirs ; que la nature nous a donné des goûts , qu'il est aussi dangereux d'éteindre que d'épuiser ; que la société avoit des droits sur mes services , que je devois en acquérir sur son estime ; enfin que pour parvenir à ce terme heureux , qui sans cesse se présente et fuyoit devant moi , je devois calmer l'inquiétude que je sentois au fond de mon ame , et qui la tiroit continuellement hors d'elle-même.

Je n'avois jamais étudié les symptômes de cette inquiétude. Je m'aperçus que dans les animaux , elle se borroit à la conservation de la vie , et à la propagation de l'espèce ; mais

— Aristot. de mor. l. 2, c. 2, t. 2, p. 19.

que dans l'homme , elle subsistoit après la satisfaction des premiers besoins ; qu'elle étoit plus générale parmi les nations éclairées que parmi les peuples ignorans , beaucoup plus forte et plus tyrannique chez les riches que chez les pauvres. C'est donc le luxe des pensées et des desirs qui empoisonne nos jours ; c'est donc ce luxe insatiable , qui se tourmente dans l'oisiveté , qui , pour se soutenir dans un état florissant , se repaît de nos passions , les irrite sans cesse , et n'en recueille que des fruits amers. Mais pourquoi ne pas lui fournir des alimens plus salutaires ? pourquoi ne pas regarder cette agitation que nous éprouvons , même dans la satiété des biens et des plaisirs , comme un mouvement imprimé par la nature dans nos cœurs , pour les forcer à se rapprocher les uns des autres , et à trouver leur repos dans une union mutuelle ?

O humanité , penchant généreux et sublime , qui vous annoncez dans notre enfance , par les transports d'une tendresse naïve ; dans la jeunesse , par la témérité d'une confiance aveugle ; dans le courant de notre vie , par la facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles liaisons ! ô cris de la nature , qui retentissez d'un bout de l'univers à l'autre , qui nous remplissez de remords , quand nous opprimons nos semblables ; d'une volupté pure , quand nous pouvons les soulager ! ô amour , ô amitié , ô bienfaisance , sources intarissables de biens et de douceurs ! les hommes ne sont malheureux,

que parce qu'ils refusent d'entendre votre voix. O dieux, auteurs de si grands bienfaits ! l'insinct pouvoit sans doute, en rapprochant des êtres accablés de besoins et de maux, prêter un soutien passager à leur foiblesse ; mais il n'y a qu'une bonté infinie comme la vôtre, qui ait pu former le projet de nous rassembler par l'attrait du sentiment, et répandre, sur ces grandes associations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniser la durée.

Cependant, au lieu de nourrir ce feu sacré, nous permettons que de frivoles dissensions, de vils intérêts travaillent sans cesse à l'éteindre. Si l'on nous disoit que deux inconnus, jetés par hasard dans une île déserte, sont parvenus à trouver dans leur union des charmes qui les dédommagent du reste de l'univers ; si l'on nous disoit qu'il existe une famille uniquement occupée à fortifier les liens du sang par les liens de l'amitié ; si l'on nous disoit qu'il existe dans un coin de la terre un peuple qui ne connoit d'autre loi que celle de s'aimer, d'autre crime que de ne s'aimer pas assez ; qui de nous oseroit plaindre le sort de ces deux inconnus ? qui ne désireroit appartenir à cette famille ? qui ne voleroit à cet heureux climat ? O mortels, ignorans et indignes de votre destinée ! il n'est pas nécessaire de traverser les mers, pour découvrir le bonheur ; il peut exister dans tous les états, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans vous, autour de vous, par-tout où l'on aime.

Cette loi de la nature, trop négligée par nos philosophes, fut entrevue par le législateur d'une nation puissante. Xénophon me parlant un jour de l'institution des jeunes Perses, me disoit qu'on avoit établi dans les écoles publiques un tribunal où ils venoient mutuellement s'accuser de leurs fautes, et qu'on y punissoit l'ingratitude avec une extrême sévérité. Il ajoutoit que sous le nom d'ingrats, les Perses comprennoient tous ceux qui se rendroient coupables envers les dieux, les parens, la patrie et les amis¹. Elle est admirable, cette loi, qui non-seulement ordonne la pratique de tous les devoirs, mais qui les rend encore aimables, en remontant à leur origine. En effet, si l'on n'y peut manquer sans ingratitude, il s'ensuit qu'il faut les remplir par un motif de reconnoissance ; et de là résulte ce principe lumineux et fécond, qu'il ne faut agir que par sentiment.

N'annoncez point une pareille doctrine à ces ames qui, entraînées par des passions violentes, ne reconnoissent aucun frein ; ni à ces ames froides qui, concentrées en elles-mêmes, n'éprouvent que les chagrins qui leur sont personnels. Il faut plaindre les premières ; elles sont plus faites pour le malheur des autres, que pour leur bonheur particulier. On seroit tenté d'envier le sort des secondes ; car si nous pouvions ajouter à la fortune et à la santé une profonde indifférence pour nos semblables, dégui-

¹ Xenoph. de instit. p. 4.

sée néanmoins sous les apparences de l'intérêt, nous obtiendrions un bonheur uniquement fondé sur les plaisirs modérés des sens, et qui peut-être seroit moins sujet à des vicissitudes cruelles. Mais dépend-il de nous d'être indifférens ? Si nous avions été destinés à vivre abandonnés à nous mêmes sur le mont Caucase, ou dans les déserts de l'Afrique, peut-être que la nature nous auroit refusé un cœur sensible; mais si elle nous l'avoit donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur auroit apprivoisé les tigres, et animé les pierres.

Il faut donc nous soumettre à notre destinée; et puisque notre cœur est obligé de se répan- dre, loin de songer à le renfermer en lui-même, augmentons, s'il est possible, la chaleur et l'activité de ses mouvemens, en leur donnant une direction qui en prévienne les écarts.

Je ne propose point mon exemple comme une règle. Mais enfin vous voulez connoître le système de ma vie. C'est en étudiant la loi des Perses, c'est en resserrant de plus en plus les liens qui nous unissent avec les dieux, avec nos parens, avec la patrie, avec nos amis, que j'ai trouvé le secret de remplir à la fois les devoirs de mon état et les besoins de mon ame: c'est encore là que j'ai appris que plus on vit pour les autres, et plus on vit pour soi¹.

Alors Philoclès s'étendit sur la nécessité d'appeler au secours de notre raison et de nos ver-

¹ Plat. epist. 9, t. 3, p. 358.

tus, une autorité qui soutienne leur foiblesse. Il montra jusqu'à quel degré de puissance peut s'élever une ame qui, regardant tous les événemens de la vie comme autant de lois émanées du plus grand et du plus sage des législateurs, est obligée de lutter, ou contre l'infortune, ou contre la prospérité. Vous serez utile aux hommes, ajoutoit-il, si votre piété n'est que le fruit de la réflexion; mais si vous êtes assez heureux pour qu'elle devienne un sentiment, vous trouverez plus de douceur dans le bien que vous leur ferez, plus de consolation dans les injustices qu'ils vous feront éprouver.

Il continuoit à développer ces vérités, lorsqu'il fut interrompu par un jeune Crétois de nos amis, nommé Démophon, qui, depuis quelque temps, se paroît du titre de philosophe. Il survint tout-à-coup, et se déchaîna contre les opinions religieuses avec tant de chaleur et de mépris, que Philoclès crut devoir le ramener à des idées plus saines. Je renvoie cette discussion au chapitre suivant.

DES PARENS.

L'antique sagesse des nations, reprit Philoclès, a, pour ainsi dire, confondu parmi les objets du culte public, et les dieux auteurs de notre existence, et les parens auteurs de nos jours. Nos devoirs, à l'égard des uns et des autres, sont étroitement liés dans les codes des législateurs, dans les écrits des phi-

losophes, dans les usages des nations.

De là cette coutume sacrée des Pisidiens, qui dans leurs repas commencent par des libations en l'honneur de leurs parens¹. De là cette belle idée de Platon : Si la divinité agréé l'encens que vous offrez aux statues qui la représentent, combien plus vénérables doivent être à ses yeux et aux vôtres, ces monumens qu'elle conserve dans vos maisons, ce père, cette mère, ces aïeux, autrefois images vivantes de son autorité, maintenant objets de sa protection spéciale² ! N'en doutez pas ; elle chérit ceux qui les honorent, elle punit ceux qui les négligent ou les outragent³. Sont-ils injustes à votre égard ? avant que de laisser éclater vos plaintes, souvenez-vous de l'avis que donnoit le sage Pittacus à un jeune homme qui poursuivoit juridiquement son père : « Si vous avez tort, vous serez condamné ; si vous avez raison, vous mériterez de l'être⁴. »

Mais loin d'insister sur le respect que nous devons à ceux de qui nous tenons le jour, j'aime mieux vous faire entrevoir l'attrait victorieux que la nature attache aux penchans qui sont nécessaires à notre bonheur.

Dans l'enfance, où tout est simple, parce que tout est vrai, l'amour pour les parens s'exprime par des transports, qui s'affoiblissent,

¹ Stob. serm. 42, p. 292. ³ Ap. Stob. serm. 77, p. 454, etc.

² Plat. de leg. l. II, t. 2, p. 931. ⁴ Id. ibid. p. 456.

à la vérité, quand le goût des plaisirs et de l'indépendance se glisse dans nos ames ; mais le principe qui les avoit produits s'éteint avec peine. Jusque dans ces familles où l'on se borne à des égards, il se manifeste par des marques d'indulgence ou d'intérêt qu'on croit s'y devoir les uns aux autres, et par des retours d'amitié que les moindres occasions peuvent faciliter : il se manifeste encore dans ces maisons que de cruelles divisions déchirent ; car les haines n'y deviennent si violentes, que parce qu'elles sont l'effet d'une confiance trahie, ou d'un amour trompé dans ses espérances¹. Aussi n'est-ce pas toujours par la peinture des passions fortes et désordonnées, que la tragédie cherche à nous émouvoir ; elle ne nous offre souvent que des combats de tendresse entre des parens que le malheur opprime, et ces tableaux ne manquent jamais de faire couler les larmes du peuple le plus capable d'entendre et d'interpréter la voix de la nature.

Je rends grâces aux dieux de ce que ma fille a toujours écouté cette voix si douce et si persuasive. Je leur rends grâces d'en avoir toujours emprunté les accens, quand j'ai voulu l'instruire de ses devoirs, de ce que je me suis toujours montré à ses yeux comme un ami sincère, compatissant, incorruptible à la vérité, mais plus intéressé qu'elle à ses progrès, et sur-tout infiniment juste. C'est cette der-

¹ Aristot. de rep. l. 7, c. 7, t. 2, p. 433.